

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 16 fr. Les autres départements et l'étranger le port en sus. Agence particulière à Paris, 20, rue Feytaud

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Nationale, 78
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, au Bureau du Journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, au Bureau du Journal, rue Nationale, 78, et à la Librairie Watteau, rue Saint-Jacques, 25. — A Paris, à l'Agence Roubaix-Tourcoing de la Bourse, 2. — A Bruxelles, à l'Office de Publications, 46, rue de la Madeleine. — A Metz, chez M. H. L. Lacombe, rue de la Station. — En vente à Paris : aux Bibliothèques de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

CE NUMÉRO
Comprenant HUIT PAGES
NE DOIT ÊTRE VENDU
QUE 5 CENTIMES

CHRONIQUE LE TROTTOIR ROULANT

I
A l'occasion des fêtes de la Pentecôte, la Compagnie des Chemins de fer du Sud-Est a l'honneur d'informer le public qu'elle délivrera des billets d'aller et retour de toutes classes, valables pendant onze jours, du vendredi 25 mai au lundi 4 juin inclusivement, à destination de Paris, dans toutes les gares de son réseau.

Ayant lu cet avis dans le journal de Chantenay-lez-Vauluse, lieu de sa résidence, M. Cambois — Marius Cambois, fils et successeur, laines et tissus — demeura quelque temps rêveur ; puis, il prit un crayon et se mit à aligner des chiffres qu'il énonçait tout haut dans le silence de son bureau.

Trois billets de première classe : 234 fr. 90 ; avec les frais accessoires, 250 fr. ; le logement... Quand je vais à Paris, je paye ma chambre 4 francs. En ces temps d'Exposition, elle en vaut 6. Pour trois personnes, 18... 20 avec le service... soit, pour 9 jours, 180 francs... Autant pour la nourriture, autant pour les voitures, théâtres, etc... Total : 790... Avec l'imprimé, c'est 8 à 900 francs... mettons 1,000.

Et M. Cambois conclut :
— C'est salé ! Mais Elise, ma femme, sera si contente ! Et Eugénie, ma fille !... Pauvre Eugénie ! depuis qu'elle a eu sept ans, il y a de cela quatorze ans, je lui promets de la conduire à Paris et je ne l'ai jamais fait !... Ce serait bien le cas de m'exécuter !... D'ailleurs, l'année est très bonne ! Les nouveaux tissus imprimés, que m'envoie la maison Legeay et C^o, de Lyon, font fureur. Dans ces cinq premiers mois j'ai fait les bénéfices de toute une année ordinaire. Je puis bien me permettre une folie !

Et, sans plus attendre, le bon M. Cambois ouvrit la porte qui, de son bureau, communiquait avec l'habitation et cria d'une voix puissante :

— Elise !... Eugénie !... Faites vos malles !... Nous partons le 25 pour Paris !
Deux cris de joie lui répondirent.

II
M. Cambois se vantait lorsqu'il disait :
« Quand je vais à Paris... », car il n'y avait été qu'une fois depuis quinze ans.

Les déplacements n'étaient pas son fort, et on en comprenait la raison en le regardant. Ce digne homme possédait des qualités considérables, mais aussi une obésité qui ne faisait pas moins. Quand il apparaissait quelque part, on voyait d'abord arriver un ventre, et le reste de M. Cambois ne faisait son entrée que quelque temps après. Depuis longtemps il avait dû dire adieu à ses pieds, qu'il ne pouvait percevoir qu'en les regardant dans une glace. S'il n'était pas membre de la Société des Cent-Kilos, c'est qu'il n'en existait pas de succursale à Chantenay.

Les Méridionaux sont généralement maigres. M. Cambois était une énorme exception. Lors donc qu'il s'agissait de mettre sa masse en mouvement, il y regardait à deux reprises, et pour qu'il y songeât cette fois, il fallait toute la force de sa tendresse conjugale et paternelle.

Mme Cambois offrait avec son époux le plus parfait contraste. Elle était aussi mince, menue et plate qu'il était arrondi et pesant. Elle était un même temps aussi discrète, timide et réservée qu'il était expansif et bruyant.

Dans le pays on les appelait « le tonneau et sa cannelle », plaisanterie innocente qui n'empêchait pas qu'on les estimât fort ; car c'étaient les meilleurs gens de la terre et les plus honnêtes des commerçants.

Eugénie, leur fille, avait eu le talent, — ou plutôt le privilège, car elle n'y était pour rien, — de concilier dans sa charmante personne la vigueur pythique du père et la gracilité maternelle ; elle avait pris à l'un et à l'autre ce qu'il fallait, et cet assemblage formait un ensemble des plus séduisants.

Tout en elle était proportionné à ravir le sculpteur le plus difficile.
Ajoutez à cela une figure souriante, de grands yeux noirs formant un original contraste avec une abondante chevelure d'un blond d'or, des lèvres d'incarnat sur une rangée de nacrés, et vous ne serez pas étonné que ses compatriotes, très-fiers d'elle et plus respectueux que pour ses parents, l'eussent surnommée « la Grâce de Chantenay-lez-Vauluse ».

III
C'est un gros événement que de voyager quand on n'en a pas l'habitude !
Le départ fut pour M. Cambois l'occasion des plus vives agitations. Jusqu'au dernier moment il se démena, malgré les exhortations au calme de sa femme et de sa fille, au point d'être transformé en fontaine ambulante. Et, une fois en wagon, ce n'est qu'après avoir compté et recompté leurs petits colis et constaté la présence de son portefeuille, de sa montre, de ses clefs, de son mouchoir, de sa bourse qu'enfin il s'essuya le front et poussa un long soupir de satisfaction.

Seu rêve était accompli : ils étaient seuls tous les trois dans leur compartiment !

M. Cambois en occupait un quart à lui tout seul et pouvait, sans crainte de gêner personne, étaler librement sa corpulence en famille.
Au bout de trois heures, en approchant de Lyon, il crut sage de prendre quelques dispositions pour conserver cette agréable solitude ; les petits paquets furent savamment éparpillés sur les coussins, et quand les employés ouvrirent la portière en criant : « Lyon-Perrache !... quinze minutes d'arrêt », M. Cambois lui-même se plaça devant l'ouverture du wagon qu'il obstrua en entier de sa masse infranchissable.

Tous les voyageurs qui approchaient fécuaient éfarés devant cette fortification, et la manœuvre aurait été couronnée du plus complet succès si M. Cambois l'eût prolongée quelques minutes de plus.

Mais, quelques instants avant le départ du train, se croyant sûr du triomphe, il se rassit, et, juste à ce moment, un voyageur escadala lestement le marchepied.

— C'est complet ! cria rageusement M. Cambois.
— Pas tout-à-fait, je crois ! répondit imperturbablement le nouveau venu ; il me semble qu'il reste quatre ou cinq places.

Et, sans plus s'occuper de M. Cambois, il s'installa tranquillement dans le dernier coin, celui qui faisait face à Eugénie.

C'était un jeune homme fort bien mis, joli garçon, à l'allure distinguée.

Il tira d'un élégant sac de voyage un paquet de journaux et commença à les lire sans plus s'inquiéter de la famille Cambois que si elle était restée à Chantenay-lez-Vauluse.

IV
La situation aurait vraisemblablement duré ainsi jusqu'à Paris si tout-à-coup l'échafaudage de paquets, entassés dans le filet, ne s'était écroulé précisément au-dessus d'Eugénie, qui, surprise, poussa un joli petit cri d'oiseau effarouché.

Le voyageur se précipita, ramassa les paquets et s'informa en homme bien élevé si sa voisine n'avait pas été atteinte, — après quoi il reprit sa place.

Mais il ne reprit pas sa lecture.
Ce court incident lui avait permis de remarquer Eugénie, et il jugea qu'il était préférable d'étudier le joli tableau vivant placé sous ses yeux plutôt que de se plonger dans la politique.

En même temps, M. Cambois, touché de l'obligeance de son compagnon, qui lui avait permis de ne pas se déranger, sentit tomber sa colère et, cédant à sa nature expansive, entama la conversation.

Le jeune homme s'y prêta de bonne grâce et répondit affablement au père, tout en regardant la fille.

Avant Dijon, M. Cambois lui avait fait connaître sa résidence, sa profession, son nom et mille autres détails.

A l'énoncé du nom, le voyageur dit : « Ah !, et lorsque M. Cambois raconta avec orgueil qu'il était le correspondant de la maison, de l'importante maison Legeay, de Lyon : « Ah ! » fit-il de nouveau.

Ce n'était pas compromettant.
D'ailleurs, tout en causant aimablement, il resta dans les généralités et ne fit rien connaître de sa situation ni de sa personne.

V
A Auxerre, M. Cambois confia à son nouvel ami qu'il allait avec sa famille voir l'Exposition. On s'étendit longuement sur ce sujet. Le jeune homme connaissait déjà à fond toutes les parties, celles du moins qui sont accessibles, et donna des indications intéressantes.

— Moi, dit Eugénie, ce que je désire voir, c'est le Palais du Costume !
— Moi, la Salle des Fêtes ! fit timidement Mme Cambois.

— Et moi, le Trottoir roulant ! exclama M. Cambois. Circuler sans avoir besoin de se lever, quelle merveilleuse invention ! Aussi nous irons dès demain matin, à dix heures précises !

Le voyageur expliqua aussitôt le fonctionnement de la plate-forme mobile, indiqua le chemin pour s'y rendre et précisa avec le plus grand soin la station qu'il affirmait être préférable pour prendre le fameux trottoir.

On se quitta à Paris les meilleurs amis du monde.
M. Cambois serra avec effusion la main de son compagnon forcé, Mme Cambois lui fit sa plus gracieuse révérence et Eugénie lui sourit d'une façon qui n'avait absolument rien d'hostile, — au contraire.

— Sapristi ! s'écria M. Cambois, peu après que le voyageur les eut quittés, j'ai oublié de demander son nom à ce charmant jeune homme... car il est charmant, n'est-ce pas, Elise ?... n'est-ce pas, Eugénie ?
— Charmant ! répondit Mme Cambois.

Eugénie ne répondit rien, mais c'est quelquefois une manière de répondre beaucoup.
M. Cambois se précipita pour rejoindre le voyageur ; celui-ci était déjà loin, et M. Cambois n'était pas taillé pour la course.

Il revint navré.
— Hélas c'est fini ! gémit-il en rejoignant sa famille. Nous ne le verrons plus ! Quel dommage !
Mme Cambois parut désolée. Eugénie fut moins émue. Les jeunes filles savent lire tant de choses dans les yeux des jeunes gens qu'elle avait le pressentiment que le beau jeune homme n'était pas perdu pour toujours.

VI
Elle ne se trompait pas !
Lorsque, le lendemain, à dix heures précises, la famille Cambois arriva au Trottoir roulant, à la station indiquée, la première personne qu'elle aperçut fut le compagnon de la veille.

Celui-ci joua la surprise, alors qu'il attendait là — l'hypocrite ! — depuis une heure !
M. Cambois poussa des cris de joie ; Eugénie rougit vivement, mais parut très satisfaite.

Après les salutations, le jeune homme, pour donner l'exemple, sauta lestement sur la première plate-forme, — celle qui marche à raison de quatre kilomètres à l'heure, — puis sur la seconde, qui roule avec une vitesse double.

Eugénie le suivit avec la même prestesse. Mais l'opération était beaucoup plus difficile pour M. Cambois, vu son peu d'agilité, et quant à Mme Cambois, prise de peur, elle n'osait avancer le pied sur la machine roulante ; si bien que les jeunes gens étaient déjà loin que le père et la mère, paralysés sur la partie immobile, se demandaient comment ils feraient pour rejoindre leur fille.

— Heureusement, dit avec une naïve confiance le père abandonné, elle est en bonnes mains !... Mais, au fait, c'est très simple !... Le trottoir tourne incessamment ; ils finiront bien par repasser !

En effet, au bout d'un quart d'heure, ils entendirent une voix connue leur crier :
— Oh ! que c'est amusant !

Ils aperçurent Eugénie appuyée contre la balustrade à côté de leur aimable guide.

Ni l'un ni l'autre ne paraissaient s'ennuyer. Cette fois M. et Mme Cambois prirent leur grand courage et montèrent comme ils purent sur la plate-forme. Mais, une fois là, ils n'osèrent plus bouger et marcher sur le trottoir qui marchait lui-même. Ils demeurèrent désespérément accrochés chacun à une des barres d'appui, de sorte que s'ils suivirent le même chemin qu'Eugénie, ce ne fut qu'à fort longue distance.

Enfin, les jeunes gens les tirèrent eux-mêmes de peine en arrivant vers eux d'un pas très-sûr, mais au bout d'un temps assez prolongé.

Ils avaient dû se dire des choses fort intéressantes, car ils paraissaient parfaitement d'accord, et même ils se tenaient par la main, — pour mieux garder l'équilibre sans doute.

VII
On déjeuna ensemble, ensemble on alla visiter palais et pavillons, et on ne se quitta qu'au soir en se donnant rendez-vous pour le lendemain.

— C'est trop fort ! s'écria M. Cambois en rentrant à l'hôtel... J'ai encore oublié de demander son nom à cet aimable jeune homme !... Ce sera pour demain, sûrement !

Mais, le lendemain, il n'y pensa pas davantage.
Il n'y songea qu'au bout de quatre jours, alors qu'ils étaient intimes et ne se quittaient plus du matin au soir.

Ce fut Eugénie qui répondit :
— Je sais depuis longtemps le nom de Monsieur, dit-elle : c'est M. Georges Legeay, de Lyon.

— Comment le savez-vous, mademoiselle ?
— Je l'ai lu sur votre sac de voyage... quand vous êtes monté dans le wagon.

— Pardon, monsieur, demanda M. Cambois en se découvrant, appartenez-vous à la maison Legeay et C^o de Lyon ?
— J'en suis un des deux chefs ; mon frère aîné est l'autre.

— Mais, alors, vous êtes mon principal fournisseur !
Georges Legeay s'inclina et dit à mi-voix à M. Cambois :
— Et votre genre... si vous et Mme Cambois y consentez.

— J'y consens aussi ! s'écria Eugénie qui avait l'oreille très fine.

VIII
Tous les jours, depuis, on est retourné au Trottoir roulant, comme en pèlerinage.

Mais M. et Mme Cambois laissent les fiancés y monter seuls.
Ils les attendent paisiblement assis sur le quai.

— Quand on va se marier, dit M. Cambois, on a un tas de choses à se dire entre soi !... Laissons-les donc, ces enfants !... Quelle merveilleuse invention tout de même que ce Trottoir roulant.
S. BOUCHERIT.

Informations

L'IMPOT SUR LE REVENU
LE PROJET CAILLAUX
Paris, 23 juin. — Malgré une lettre élogieuse soutenue par M. Plichon et quelques-uns de ses collègues, la commission de l'impôt sur le revenu a adopté aujourd'hui, par 12 voix contre 9, l'article premier du projet Caillaux.

Une motion de M. Plichon, écartant l'impôt global et décidant de passer à l'examen de l'impôt par catégories sur les revenus avait été, au préalable, repoussée par 11 voix contre 10.

Deux des adversaires du projet Caillaux, MM. Cruppi et Constant, avaient négligé de venir.

L'AFFAIRE POZZI-DEVILLERS
Paris, 23 juin. — M. André, Juge d'Instruction, a interrogé, aujourd'hui, le docteur Devillers, poursuivi pour outrages, à l'occasion de ses fonctions, à M. Pozzi, sénateur, considéré comme magistrat, en tant que membre de la Haute Cour.

M. Devillers a déclaré qu'il n'était pas à répondre aux questions posées, car il considérait que le fait pour lequel il est poursuivi a été complètement vidé par le duel avec le docteur Pozzi. Le magistrat a entendu, en outre, plusieurs médecins qui assistaient à l'incident du Cercle médical.

L'ACTUALITÉ



— Une voisine à pétrole qui éclate ! ! Regarde, cocotte, je ne voudrais pas que tu meures sans avoir vu ça !

CHOSSES ET AUTRES
Les restaurants à musique.
Un consommateur, réglant l'addition :
— Vous feriez mes compliments au chef...
— Bien, monsieur.
— Entendez-vous... pas au chef de cuisine, au chef d'orchestre !

Nature !
Le petit Bolandard est en nage pour avoir trop couru dans le jardin.
Sa mère, lui essayant le front :
— Vilein enfant ! tu sais bien que je t'ai défendu d'avoir chaud !

SITUATION INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE DE ROUBAIX-TOURCOING

Roubaix-Tourcoing, 23 juin.
Des renseignements qui nous parviennent de la fabrique, il résulte que la situation reste stationnaire avec des affaires toujours difficiles. Dans le négoce des tissus, ce sont principalement les articles coton qui amènent de l'activité.

Dans le commerce des laines, les affaires sont également fort difficiles.

Il y a eu généralement peu de demandes. On cite le peigné Buono-Ayres, genre fabrique de 4,90 à 5 fr. et 5,10 pour les qualités extra ; les Australie inférieures de 5 à 5,25, bonnes qualités de 5,50 à 5,75, belles laines de 6 à 6,15 ; les croisés n. 1, environ 4,25 ; le n. 2, 3,80 ; le n. 3, de 3,40 à 3,50 ; le n. 4, 2,80 ; le n. 5, 2,30 ; ces deux dernières qualités sont un peu plus recherchées pour la fabrication de la cheviotte.

LES TROUBLES DE CHINE

Nouvelles officielles françaises
Paris, 23 juin. — Plusieurs nouvelles de Chine sont arrivées la nuit dernière à Paris. Elles portent :
— Que les Chinois ont bombardé les concessions de Tien-Tsin et que le consul américain a été détruit ;
— Que notre consul au Yunnan, Monsieur François, manifeste l'apprehension d'une révolte contre les mandarins et que c'est pour cette raison qu'il est retenu avec ses compagnons et qu'il demande qu'on intervienne à Pékin mais que nos troupes ne franchissent pas la frontière du Yunnan avant sa demande expresse.

Li-Hung-Tchang
Hong-Kong, 22 juin. — L'Agence Reuter a télégraphié : D'après le « Daily Press », Li-Hung-Tchang aurait déclaré que l'impératrice avait appelé à Pékin pour réprimer l'insurrection des puissances. La dépêche ajoute qu'il quitterait Canton pour Hong-Kong et Shanghai le 27 courant.

Concessions anglaises à Wei-Hai-Wei
Shanghai, 23 juin. — Presque toutes les concessions étrangères de Wei-Hai-Wei ont été brûlées par les Boxers.

Télégramme officiel russe
St-Petersbourg, 23 juin. — Le « Messenger du Gouvernement » publie le télégramme suivant envoyé de Port-Arthur, le 17 courant, par le vice-amiral Alexéïeff :

« Quatre contre-torpilleurs chinois ont été pris à Takou.
« Les marines russes, française, anglaise et allemande ont été gardés chacun un.
« Les pertes éprouvées par le navire anglais « Algérie » sont les suivantes : 2 officiers et 4 matelots blessés.

« Le navire allemand « Illis » a eu comme tués 1 officier et 6 matelots, et comme blessés le commandant de l' « Illis » et 8 matelots. Le navire français « Lion » a eu 3 de ses matelots blessés.

10,000 Anglais envoyés en Chine
Londres, 23 juin. — Le conseil des ministres anglais a décidé d'envoyer en Chine 10,000 hommes, pris dans l'Afrique du sud, et deux croiseurs de l'école de la Manche actuellement au Cap.

A la légation de Chine à Paris
Paris, 23 juin. — A la légation de Chine où nous nous sommes rendus ce matin, la consternation est générale. C'est en vain que nous avons demandé M. Armandy, le représentant le plus autorisé de l'ambassade. Ordre formel est donné de rester muet, signe que la situation est des plus graves.

GRAVES NOUVELLES DE TIEN-TSIN

Le Consul américain détruit
On compte soldats tués ou blessés
New-York, 23 juin. — Le révérend Frédéric Brown délégué des missions catholiques épiscopales de Tien-Tsin, télégraphie de Chi-Pou au journal « The Advertiser » :

Je viens de quitter Tien-Tsin sur une canonnière allemande. La ville a été bombardée pendant plusieurs jours par les Chinois. Tous les quartiers étrangers ont été détruits. Un lieutenant de marine américain, 50 soldats d'infanterie de marine, envoyés à notre secours, ont été tués ou blessés. Le consulat américain a été détruit. Les munitions sont défilées. La garnison souffre terriblement. Des secours immédiats sont nécessaires.

Enfin, les journaux anglais publient les dépêches suivantes :
Les Chinois au nombre de 15000 sont dans la ville chinoise de Tien-Tsin. Leurs émissaires abondent dans les quartiers étrangers. Ils incendient les bâtiments chinois et bombardent la ville avec leur grosse artillerie qui est en position sur les murs de la cité chinoise.
Tous les consulats sont détruits. Les étrangers sont rassemblés à l'Hôtel-de-Ville.

Les troupes chinoises sont armées de fusils et de canons excellents.
Les Russes sont retranchés à la gare du chemin de fer. Ils résistent à l'ennemi qui s'avance en nombre écrasant.

Les étrangers quittent le Yang-Tou en grand nombre pour Shanghai et le Japon.
Shanghai elle-même, n'est pas considérée comme sûre, par suite de l'absence de troupes étrangères.

Les troupes chinoises sont commandées par le prince Tsui ; elles ont 45 canons Krupp à tir rapide. Le bombardement a causé de grands dégâts, mais les Chinois n'ont pas encore réussi à s'emparer de la ville. Les nouvelles authentiques de Pékin annoncent que les légations tiennent bon.

L'entente des puissances
De Berlin au « New-York Herald » :
« J'ai appris aujourd'hui, au ministère des affaires étrangères, que l'action des puissances en Chine, serait limitée à ces trois points :
1° Délivrance de Tien-Tsin et de Pékin ;
2° Satisfaction et réparation pour les troubles de ces jours derniers ;
3° Garanties pour l'avenir qu'ils ne se répètent pas.

En dehors de ce programme, il n'y a rien de décidé. L'attitude éventuelle des puissances leur sera dictée par les événements de Pékin ».

LE DISCOURS

DE
M. EUGÈNE MOTTE
sur le marché à terme
de Roubaix-Tourcoing

Nous avons donné, dans le compte-rendu de la séance de la Chambre de vendredi, un résumé du discours prononcé par M. Eugène Motte, dans la discussion de l'interpellation Mirman sur le marché à terme de Roubaix-Tourcoing.

Voici, d'après le « Journal officiel », le texte complet du discours du député de Roubaix :

M. le Président. — La parole est à M. Motte.
M. Eugène Motte. — C'est une tâche singulièrement ingrate que de prendre la parole pour défendre le marché de Roubaix attaqué avec un vigoureux peu commun, une aptitude singulière, et — je vais essayer, messieurs, de vous le démontrer, — contrairement à tout esprit de justice.

On a traduit devant les assises parlementaires le marché de Roubaix comme un marché singulier chargé de tous les crimes ! M. Mirman a employé à notre égard les expressions les plus dures ; il a dit que sur le marché de Roubaix il n'y avait que jeu, agiotage, escroquerie, fraude ; il a dénoncé nos opérations scandaleuses ; montrant Roubaix à la diable en lui y a la hache qu'il faut estirer.

Trop d'exagération dans l'attaque !
Messieurs, ne dramatisons rien. La question vaut qu'on y apporte moins de passion et plus de chiffres. Répoussons le genre romantique pour ne voir que la teneur des affirmations. Si notre place était la proie de l'agiotage, si elle était un centre d'escroquerie, si enfin pour moi servir des expressions de mon très honorable adversaire, elle était atteinte de la lèpre de la spéculation, depuis douze ans qu'existe le marché à terme nous serions bien malades ; il me semble même qu'atteints d'une maladie aussi cruelle, il y a longtemps que nous aurions succombé !

A l'extrême gauche. — Le médecin s'enrichit !
M. Eugène Motte. — Oui, mais le malade meurt... Notre organisation, si elle est défectueuse pour le voiturage, doit être également pour nous. Mais il semble sans être présomptueux que nous valons mieux, que nous sommes moins laids qu'on nous dépêchait.

Voyez par vous-mêmes
Pour faire ressemblant, il faut voir ce que l'on veut rendre ; c'est l'enfance de l'art ; or, M. Mirman ne nous a pas fait l'aumône d'une visite. Avant de vous faire l'écho d'imputations aussi graves que celles que tout à l'heure vous avez apportées à cette tribune, vous auriez pu, mon cher collègue, venir vous rendre compte de la réalité des faits. Si vous étiez venu, vous auriez vu que la question n'avait pas qu'une face, qu'elle prête, élame toute question, à controverse, que la spéculation ne se régit pas sur notre place, que c'est le travail au contraire qui opère chaque jour et peut-être auriez-vous été moins cruel pour nous.

M. Mirman. — Je n'aurais rien vu ; votre maison est fermée !
M. Eugène Motte. — Notre maison n'est fermée à personne, à vous moins qu'à tout autre. Et encore aujourd'hui, vous y serez accueilli à bras ouverts ; nous vous montrerons tout comme nous aurions tout montré à M. Honoré Legeay que nous avions prié de venir. Il n'y a pas chez nous de doubles fonds ; vous pourrez tout examiner ; tous les documents vous seront livrés. (Applaudissements au centre.) Si vous aviez procédé à cette enquête avant de monter à la tribune, vous n'auriez pas conclu avec cet impératif catégorique où je retrouve le distingué mathématicien que vous êtes. Nous aurions au moins bénéficié du doute philosophique habituel aux normaliens. (Rires au centre.)

Le fonctionnement du marché de Roubaix-Tourcoing

Nous vivons en effet sous le régime légal à Roubaix et à Tourcoing, qu'il ne s'agit pas de séparer. Le marché s'ouvre le matin à Roubaix ; à midi on fait la cote et, à trois heures, le marché se transporte à Tourcoing. Vous voyez combien nos places sont intimement liées, et s'il y a un désaccord momentané, c'est à la manière des ménages qui se boudent après quelques jours pour se bien réconcilier ensuite.

Nous vivons sous le régime de la loi de 1885, loi qui n'a pas été faite spécialement pour nous. Je reconnais toutefois que se réclamer d'une loi n'est pas raison suffisante. Il en est tant, en effet, qui méritent de devenir caduques ! Mais depuis que nous avons des marchés à terme, avons-nous rétrogradé ? Toute la question est là.

La prospérité de Roubaix-Tourcoing
Or, il se trouve précisément que la seule place qui ait prospéré, qui n'ait pas été atteinte de cette anémie que vous avez si vigoureusement dénoncée, mon cher Mirman, est la place de Roubaix-Tourcoing.

Quant à la ville de Massamet, également intéressée, elle n'a pas à se plaindre, puisqu'elle a continué à se développer. Si on la prend, en effet, à son point de départ en 1885, et à son point d'arrivée en 1900. En fait, on peut dire qu'elle a pris une extension considérable. Et, comme nous tous, elle traverse en ce moment une période troublée, en revanche elle a eu une prospérité très grande dans l'ensemble de ces quinze dernières années.

M. Paul Gouzy. — Ce n'est pas ce que disent les Massamétains.
M. Eugène Motte. — J'ai fait des réserves pour